Brèves de métro moscovites

La plupart des guides de Moscou vous recommandent d'aller visiter les stations de métro : passant pour les plus belles du monde, elles arborent des fresques, souvent des statues et même des vitraux, d'immenses lustres en cristal, des balustrades, et autres merveilles que l'on découvre derrière de longues colonnades de marbre.

Mais le métro permet aussi de faire un petit tourisme de l'âme russe, et nombre de scènes souterraines m'ont éclairée sur cette nation énigmatique. Une chose saute d'abord aux yeux : les Moscovites évitent soigneusement de croiser le regard de qui que ce soit, et affichent tous un air d'empereur sévère et lointain. Ils repèrent d'ailleurs tout de suite les étrangers dans le métro, notamment les Français caractérisés par « cet air bonhomme et ahuri ».

Après plusieurs tours de Moscou en métro, j'ai compris : les Russes ont le regard fixe. Ça semble tout bête, et pourtant il n'est pas facile de se forcer à regarder un bouton de veste pendant vingt minutes. Ce qui est donc très important pour ne pas se faire remarquer, c'est d'être immobile, le corps comme le regard. Si vous commencez à regarder autour de vous, vous démontrez une certaine agitation désagréable pour les autres usagers ; on craint que vous soyez susceptible de faire quelque chose d'embarrassant, comme par exemple sourire ou parler à quelqu'un. Il faut faire comme si personne n'existait (vous y compris).

Pour autant, les Russes ne sont pas si inattentifs qu'ils en ont l'air. Je pris un jour le métro un dimanche matin très tôt, à l'heure où les stations ressemblent à de grands palais déserts. Assise dans une longue rame avec trois vieilles dames et un jeune homme endormi sous sa capuche, je regardais défiler les stations en baillant.

Un groupe de garçons monta et agita longtemps la rame avec un tapage adolescent, faisant des tractions, riant et parlant fort en vidant des bouteilles. Alors que le métro commençait à ralentir, ils m'avisèrent et remontèrent la rame dans ma direction. Le métro s'arrêta alors que l'un d'eux se campait devant moi :

« Vous voulez m'épouser ? »

Jusqu'ici, ça restait vaguement sympathique, et je me contentai de sourire avec un peu de crispation. Son acolyte le bouscula et, après m'avoir considérée avec un petit sourire, me donna une claque. Pas très forte, mais suffisamment. Une bonne tape sur la joue, qui fit un bruit sec et humiliant.

C'est alors que le jeune homme à la capuche assis en face de moi, que je croyais endormi, se leva comme l'éclair et rattrapa l'agresseur en une enjambée. Celui-ci eut juste le temps de sauter du train, évitant ainsi de se faire projeter au sol par mon mystérieux défenseur, et le métro redémarra. Le jeune homme se rassit, rabattit sa capuche sur son visage, et replongea dans son immobilité initiale que j'avais prise pour un profond sommeil.

Il ne me demanda pas si j'allais bien ou si je les connaissais. Il se serait battu si besoin, mais qui j'étais ou comment je me sentais lui importaient peu. Tandis que le métro roulait dans un fracas que je n'entendais plus, je contemplai avec une curiosité attendrie mon sauveur en capuche qui, le menton reposant sur sa poitrine, ne releva pas la tête jusqu'à mon départ.

Oui, le métro russe nous en apprend beaucoup, et surtout sur cette froideur apparente tant décriée par les visiteurs occidentaux, sous le masque de laquelle se dissimule bien souvent une générosité brute qui nous étonne.

Marguerite Souchon, « Café Kreml » N°5, *Le Courrier de Russie*, 27/12/2017